

lieues françaises de cette époque, correspondent à 2 milles et 42 centièmes de mille d'après nos mesures actuelles. Etant donné que les distances n'étaient calculées par les explorateurs que d'après le jugé de la course fournie par leurs canots, on comprend qu'il ne peut être question ici d'exactitude mathématique. Les navigateurs actuels qui parcourent la même distance, considèrent que les chiffres donnés par Lavérendrye s'accordent avec les faits.

Comment ce parti de 21 Français fut-il égorgé par les 120 Sioux, qui, la veille, avaient dépouillé Bourassa? Nous sommes laissés sur ce point à de simples conjectures. Le voile qui couvre le détail de cette sanguinaire exécution ne sera probablement jamais déchiré. Le P. de Gonar, qui écrivait la même année à un membre de sa congrégation, dit que les Français furent surpris probablement pendant leur sommeil, et n'eurent point le temps de se mettre en défense. Il ajoute qu'ils ne furent pas torturés, comme c'est l'habitude des Sioux, quand ils font des prisonniers, et que d'après l'attitude dans laquelle se trouvait le corps du P. Aulneau, il devait être à genoux, lorsqu'il fut décapité. Le P. Martin s. J., dans ses notes, prétend qu'ils furent attaqués pendant leur repas du matin, et que ce fut la fumée de leur camp qui trahit leur présence. Il est assez probable, ajoute cet auteur, que les Sioux débarquèrent sur l'île sans être aperçus, et se précipitèrent aussitôt sur les Français. Quelques-uns se jetèrent dans le lac et se noyèrent. Le P. Aulneau tomba à genoux, percé d'une flèche. Un Sioux s'approcha de lui en arrière et lui asséna un coup de tomahawk qui mit fin à ses souffrances. Nous verrons plus tard ce qu'en pense Lavérendrye lui-même.

Le 12 juin trois Mousouis arrivèrent au fort St-Charles, et informèrent le Découvreur qu'une bande de Sioux avaient pillé Bourassa le 4 juin, mais ne lui avait fait aucun mal.

Deux jours après. (14 juin) il recevait une lettre écrite par Bourassa au fort St-Pierre, dans laquelle il informait Lavérendrye de ce qui s'était passé. Le 17 juin, le Sieur Le Gros arrivait de Kaminstigoya avec 2 canots chargés de marchandises apportées de Michillimakinac l'automne précédent, trop tard pour continuer jusqu'au fort St-Charles. Lavérendrye était fort inquiet du sort de sa brigade, surtout depuis les nouvelles reçues de Bourassa. Il n'eut rien de plus pressé que de s'enquérir de Le Gros, s'il avait rencontré ses gens. Sur sa réponse négative, ses alarmes redoublèrent, et il acquit presque la certitude que quelque grand malheur leur était arrivé. Le 19 juin, il fit repartir Le Gros escorté par un canot monté par huit hommes, et commandé par un sergent avec instruction de suivre la même route que celle de cette brigade. Le lendemain, arrivèrent au fort St-Cris, avec leurs canots chargés de produit de leur classe. Ces derniers, en apprenant les sujets d'inquiétude de Lavérendrye, par-